

Pascal Padovani

L'éthique du discours analytique

Position du problème *

Chaque domaine de l'activité humaine a son éthique. Mais qu'est-ce que c'est, une éthique ? Un mot ? Un comportement ? Un idéal ? Un commandement ? On voit bien que l'éthique de la psychanalyse, ce n'est pas ça. Il faut des définitions, et commencer par le commencement. On verra que l'éthique n'est pas une simple habitude, quoiqu'elle en dérive. Elle a un but, elle vise à atteindre quelque chose, tout en évitant autre chose. Elle n'est pas une connaissance, mais ouvre la voie à l'acte.

Donc, je pars de l'étude la plus solide sur la question, *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote¹. Malheureusement, ce texte est noyé sous une masse de commentaires, qui occupent au moins la moitié de chaque page, sinon plus. La première page est exemplaire : le texte d'Aristote n'occupe que deux lignes. Tout le reste, ce sont les commentaires.

De plus, se posent des problèmes de vocabulaire, qui sont un vrai casse-tête : des mots usés jusqu'à la corde, des traductions qui datent, et plus généralement le contexte culturel et social de cette œuvre qui date de plus de 2 300 ans. Un exemple amusant : *les désirs* sont rendus, dans la traduction dont je dispose, par *les appétits concupiscibles*. Alors, il faut traduire autrement. La traduction que je propose est certainement critiquable, mais elle se veut au plus près de la langue grecque, au plus près de son étrangeté. Elle a pour objet de dépoussiérer *l'Éthique* de cet amoncellement de commentaires qui se sont accumulés au fil des siècles et en ont fait une morale. L'éthique n'est pas la morale. Aristote décrit, ne prescrit pas. À quoi était-il confronté, qu'est-ce qui le tracassait au juste ?

*[↑] Texte présenté le 8 décembre 2025, dans le cadre du séminaire de Bernard Nominé, à Pau.
1.[↑] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, trad J. Tricot (1959), Paris, Librairie philosophique Vrin, 1983. Pour le texte grec : Aristotelis, *Ethica Nicomachea*, New York, Oxford University Press, première édition 1894.

Pour y voir plus clair, je donne ici quelques passages des livres I à III. J'ai laissé de côté les livres VII à X, qui sont pourtant bien intéressants, car ils traitent du plaisir et donnent tout son relief à l'affirmation de Lacan dans *Télévision* : « Cette fameuse moindre tension dont Freud articule le plaisir, qu'est-ce d'autre que l'éthique d'Aristote ² ? »

Ces réserves étant posées, entrons dans cette éthique. À commencer par l'adresse, à *Nicomaque* : les commentateurs se demandent si cette éthique est adressée au père ou au fils d'Aristote, puisqu'ils portent tous deux le même prénom. Pour moi, il est plus vraisemblable que ce texte soit légué au fils, en forme de viatique pour conduire sa vie. Un peu comme Baltasar Gracian, et son *Oraculo manual y arte de prudencia*, traduit *L'Homme de cour*, que je préfère traduire par *Guide pratique ou l'art de la prudence* ³. J'aime bien, par exemple, le titre de la maxime 200 : *Avoir toujours quelque chose à désirer, pour ne pas être malheureux dans son bonheur*.

Restons encore un peu sur le titre, *l'Éthique*. « L'éthique provient de l'habitude, elle en dérive par une petite modification du mot » (c'est le même mot en grec, à une infime modification près : *e* fermé devient *e* ouvert – *éthos* devient *êthos*) [1103a 15] ⁴.

Mais l'éthique n'est pas une simple habitude, elle a un but, elle vise à atteindre quelque chose. « S'il y a un but à nos actes [...] il est évident que c'est le bien, et même le *bien suprême* (ce mot est le superlatif du mot *bien*, et c'est aussi le nom même d'Aristote). N'est-ce pas en effet *pour la conduite de la vie* que ce savoir sera d'une grande importance ? Et tout comme les archers qui ont en vue leur cible, nous atteindrons au mieux ce qu'il nous faut » [1094a 20]. En résumé, atteindre au bien suprême est la visée qui dirige nos actes. Un peu plus loin, l'éthique est définie de la façon suivante : « C'est agir en conformité avec un discours (ou une parole) droit » [1103b 35].

« La science majeure, maîtresse (au sens architectural de "poutre maîtresse") qui dessine les contours de cette éthique, il semble bien que c'est la politique. » (Le mot, dans ce contexte et chez Aristote, signifie plutôt la sociabilité, la capacité de vivre en société.) Et il ajoute ceci, qui définit le champ de l'éthique : « Le but de cette science n'est pas la connaissance, mais l'action » [1095a 5].

2. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 36.

3. [↑](#) Baltasar Gracian, *L'Homme de cour*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2010, p. 461.

4. [↑](#) Je donne ici la pagination dite « stephanus », indiquée dans les marges du texte, qui permet de s'y retrouver entre les différentes traductions.

Quel est ce bien suprême, visé par l'acte, mais qui n'a pas encore été défini ? « Quel est le bien pratique le plus élevé ? La plupart l'appellent le sort heureux, le bon-heur (à écrire en deux mots) » [1095a 20].

Suit un développement qu'il n'est pas facile de suivre. Je vais faire au mieux. « L'excellence éthique chemine entre plaisir et peine. En effet nous agissons médiocrement (la traduction donne : "méchant", mais c'est à entendre au sens de "un mauvais cheval, une méchante cabane") aux entours du plaisir, et nous nous tenons à l'écart du bien aux entours de la tristesse » [1104b 10]. Autrement dit, on peut être bien, médiocrement, dans le mal, ou dans le bien, mais on est alors loin de l'excellence éthique, pour ainsi dire au périhélie du bien suprême. C'est le sens de tous ces petits adverbes de lieu dont la syntaxe est ici parsemée, c'est une topologie.

Je poursuis ce développement difficile, car très elliptique.

De plus l'âme, à mesure de son développement, devient pire ou meilleure, selon et en relation avec la nature de ce devenir. Or, ce sont les plaisirs et les peines qui engendrent cette dégradation, selon qu'ils nous attirent ou nous repoussent.

Alors qu'il ne faut ni l'un ni l'autre, dit-on. C'est pourquoi on a défini l'excellence comme une apathie inerte.

Mais ça n'est pas si simple, ce n'est pas bien dire ainsi : *il ne faut pas*.

Il faut ajouter : s'écarter ou se rapprocher de l'un ou de l'autre, oui, mais *pas comme il faut, et comme il ne faut pas, et quand il ne faut pas*. [1104b 25-15]

C'est *la bonne façon*. Cette introduction de la nuance dans l'impératif « il faut » est centrale dans cette éthique. Elle va permettre à Aristote de construire un algorithme pour identifier et classer, et établir des critères éthiques selon lesquels il rangera ses semblables, dans une échelle géométrique, graduée, qui ira du pire au meilleur, et même, encore plus loin, de l'abominable au suprême. Il va s'agir, en d'autres termes, de quantifier la jouissance. Cette échelle va du trop au trop peu, et au point médian on trouve la mesure, autrement dit le principe de plaisir.

Puisque l'excellence convient parfaitement et est ce qu'il y a de mieux dans toute activité, alors elle visera directement la mesure. Je parle de l'éthique, car c'est elle qui concerne sentiments et actes, là où il y a de l'excès, du manque, et de la mesure. Comme par exemple être craintif, confiant, désirant, coléreux, compatissant, bref tout ce qu'on ressent ou qui peine, mais trop ou trop peu, et ni l'un ni l'autre n'est bien. Par contre quand il faut, et envers qui il faut, et à propos de quoi il faut, et pour la raison qu'il faut, et comme il faut, c'est là la mesure et le suprême, et telle est l'excellence. [II 1106b 15] ⁵

5.  Un exemple pour illustrer ce point, la douceur. Pour la définir, Aristote part de la colère : « La douceur est la mesure dans la colère. La mesure n'ayant pas de nom, et les extrêmes non

En chemin, il va devoir inventer de nouveaux signifiants.

Pour ce qui est des plaisirs et des peines (pas tous, et dans une moindre mesure les peines), la mesure est la modération, l'excès le dérèglement. Ceux qui manquent de plaisir sont peu, c'est pourquoi il se trouve qu'ils sont aussi sans-nom. Posons : anesthésiés [insensibles]. [II 1107b]

Clairement, avec l'introduction du trop et du trop peu, il s'agit du Charybde et Scylla, des « haies de la jouissance ⁶ », dont il convient, pour Aristote, de se garder de la bonne façon. C'est le bon moment pour aborder l'éthique de la psychanalyse. Ça pourrait s'intituler *Le lapsus, la méprise, l'acte manqué*.

Mon départ est toujours Aristote. Ce qui est formidable chez Aristote, c'est son souci de la précision. Car non content de montrer que l'acte éthique, c'est l'acte accompli de la bonne façon, il se demande : cet acte est-il volontaire ou non ? C'est là que j'ai découvert qu'il avait le nom d'*inconscient* à sa disposition, tout comme Freud. On sait ce que ce dernier en a fait, quel contenu il lui a donné. Et Aristote, lui, qu'en a-t-il fait ? Rien.

Au plus près du grec, on devrait mieux dire *insu*. Voyons le texte. « L'acte insu, accompli sans y penser, est toujours non volontaire. Il est involontaire quand on s'en afflige et le regrette » [1110b 20]. Aristote donne plusieurs exemples : « Cet acte peut être accompli par méprise, comme par exemple *en parlant, cela leur est tombé de la bouche* – lapsus –, ou *ils ne savaient pas qu'il fallait le taire* – bévue –, ou *le coup est parti par inadvertance* – acte manqué –, ou *prendre son propre fils pour un ennemi* – méprise – » [1111a 10].

Et c'est tout. Aristote ne va pas plus loin. Il a pourtant le nom d'*inconscient*, il en repère les manifestations, mais il s'arrête là. Il vient buter sur l'homme affligé, dans la peine, rongé de remords, qui ne correspond pas à son idée de l'homme éthique, qui est l'homme heureux. Il le définit d'ailleurs beaucoup loin, au livre VII : « Nous avons posé que l'éthique excellente ou mauvaise tourne autour des plaisirs et des peines, et qu'aux yeux du plus grand nombre, le bon-heur va avec le plaisir. C'est pourquoi on appelle heureux l'homme qui se réjouit » [1152b 5]. En effet, *heureux*, en grec, consonne avec la réjouissance.

plus, nous appliquons le terme "douceur" à la mesure, laquelle penche vers le manque, qui est sans-nom. D'un autre côté l'excès pourrait s'appeler une sorte d'irascibilité. Celui qui est en colère pour les choses qu'il faut, et contre qui il faut, et quand il faut et aussi longtemps qu'il faut, nous le louons. Celui-là alors sera doux » [IV 1125b 25].

6.  « Mésaventure du désir aux haies de la jouissance, que guette un dieu malin. » J. Lacan, « Du "Trieb" de Freud et du désir du psychanalyste », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 853.

À l'inverse, l'homme de la psychanalyse, celui qui vient à elle, c'est justement l'homme affligé, l'homme défait devant son désir, cet homme habité d'un savoir insu. Il s'ensuit que l'éthique de la psychanalyse commence là où l'éthique d'Aristote s'arrête. Mais il ne s'ensuit pas que cette dernière est à rejeter absolument, elle serait plutôt à subvertir, car c'est là qu'elle s'enracine, comme toute éthique.

Lacan doit beaucoup à Aristote, Freud aussi d'ailleurs ⁷. Et je pense même que se donner la peine de lire Aristote facilite la lecture de Lacan. Il n'est pas difficile de le montrer. Prenons *Télévision* par exemple. On y trouve cette phrase, qui a des accents vraiment très aristotéliens : « La tristesse, par exemple, on la qualifie de dépression, à lui donner l'âme pour support [...] Mais ce n'est pas un état d'âme, c'est simplement une faute morale, comme s'exprimait Dante, voire Spinoza : un péché, ce qui veut dire une lâcheté morale, ce qui ne se situe en dernier ressort que de la pensée, soit du devoir de bien dire ou de s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure ⁸. » Je note l'emploi ici du terme de « morale ».

Si l'on se souvient du cheminement éthique dont Aristote donne les jalons, on remarque que l'important n'est pas tant le but, mais comment on l'atteint. Le cheminement pour Aristote, c'est le discours droit. C'est la bonne façon, autrement dit, c'est *comme il faut*. Ce discours droit, quand Aristote le précise, a son contrepoint négatif (ce qu'il ne faut pas), dont il détaille les variations : « Pas comme il faut, et comme il ne faut pas, et quand il ne faut pas. »

Bien dire, alors. Cette formulation, aristotélienne dans sa forme, c'est le discours « droit » que tient le psychanalysant, autrement dit un discours *pas comme il faut*, pas comme lui impose la morale civilisée, pour se retrouver dans l'inconscient. C'est la règle non pas droite, mais fondamentale de l'association libre.

C'est la réponse de Lacan à la question de Jacques-Alain Miller dans *Télévision* : « *Que dois-je faire ?* La réponse est simple. C'est ce que je fais, de ma pratique tirer l'éthique du bien-dire ⁹. » Réponse que l'on peut compléter par la demande de Freud : « Nous ne demandons pas seulement au patient de dire ce qu'il sait, ce qu'il dissimule à autrui, mais aussi ce qu'il

7. [↑] Je pense ici à Emma, la fameuse patiente de l'attentat chez l'épicier, dont le cas est analysé par Freud sous le titre *Le Proton Pseudos hystérique*. Ce titre est souvent lu, et compris, comme *Le Premier Mensonge*, alors que Freud se réfère directement aux *Premiers Analytiques*, où Aristote fonde sa syllogistique. Ce titre est en fait une citation littérale, c'est l'un des cas où la conclusion du syllogisme est fausse, quand la première prémisse est fausse.

8. [↑] J. Lacan, *Télévision*, op. cit., p. 39.

9. [↑] *Ibid.*, p. 65.

ne sait pas [...] tout ce qui lui vient à l'esprit, même si cela lui est désagréable à dire, même si cela lui semble inutile, voire absurde ¹⁰. » C'est là son éthique et son devoir, entre plaisir et peine. De la bonne façon, comme nous l'indique Aristote, mais pas dans le même discours.

Lexique

La traduction traditionnelle est entre crochets, la translittération entre parenthèses.

ἠθικὴ ἐξ ἔθους (*êthikê ex êthous*) : éthique vient d'habitude [1103a 15].

τάγαθὸν καὶ τὸ ἄριστον (*tagathon kai to ariston*) : bien suprême [souverain bien] [1094a 20].

ὀρθὸν λόγον (*orthon logon*) : discours droit [droite règle] [1103b 35].

πρᾶξις (*praxis*) : acte, action [action] [1095a 5].

εὐδαιμονία (*eudaimonia*) : bon-heur [bonheur] [1095a 20].

ἠθικὴ ἀρετὴ (*êthikê arêtê*) : excellence éthique [vertu morale] [1104b 10].

ἡδονὰς καὶ λύπας (*êdonas kai lypas*) : plaisirs et peines, tristesse [1104b 10].

τὰ φαῦλα πράττομεν (*ta phaula prattomén*) : nous agissons médiocrement [nous commettons le mal] [1104b 10].

ἀπαθεία τινὰ καὶ ἡρεμία (*apatheia tiva kai êrémia*) : apathie inerte [états d'impassibilité et de repos] [1104b 25].

ἄγνοια (*agnoia*) : insu, inconscient [ignorance] [1110b 20].

ἐπιθυμία (*êpithumia*) : désir [appétit irrationnel, appétit concupiscible, concupiscence].

10. [↑](#) S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, (1938), Paris, PUF, 1978, p. 41.